

Malo Woisard

Rue de l'Avenir

Illustration de couverture par Elodie Taurin.

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Malo Woisard

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet Ebook.

*« Seigneur, Envoyez-nous des fous, qui
agiront sans limites et s'engageront
jusqu'au bout. » Ecritures.*

*« Il ne faut pas ignorer la peur. Mais
toujours la dominer. Par la rage de
vaincre. » Nungesser.*

A tous ceux qui croient à Richard Parker.

A l'amour de ma vie,

Ma princesse, qui est ici si mal servie.

En souvenir de ma filleule adorée.

A l'avenir, au nom du passé.

ELLE ÉTAIT PARTOUT.

« Et vous les croquiez souvent, comme ça, les jeunes filles ? » lança le brigadier, un sourire narquois pointant le bout de son nez. De derrière un Apple première génération grisonnant et en surchauffe, qui moulinait dans un vacarme d'aspirateur, on entendit reprendre sur un air de rien : « Parce que là, ça en fait des dessins, quand même ! » Dans ce réduit sans âme, doté d'un mobilier administratif banal et limité, sous la lumière blafarde d'un néon épuisé qui clignotait au plafond sur un rythme de samba déjantée, entre quatre murs délavés à peine ouverts sur le monde normal par un vasistas grillagé, la moustache frémissante, le gendarme s'était efforcé depuis des heures de poursuivre sur un ton faussement bonhomme, tachant de mettre le client en confiance. La bienveillance et tout cela, à l'instruction, on la préconisait dorénavant à tous les nouveaux, aux « petits jeunes » quoi ! Mais jusqu'à présent, s'il avait beau s'escrimer à tenter y compris les dernières méthodes, l'interrogatoire ne donnait rien. Cela avançait pire qu'un dialogue de sourd ! Réduit à un monologue pur jus, envers et contre tout.

L'enquêteur se serait adressé directement à une des affiches punaisées sur le mur face à lui, dans le dos du suspect, comme celle qui vantait les avantages du recrutement et les mérites d' « un métier de devoir et d'engagement », qu'il aurait peut-être obtenu plus de réponses. « Engagez-vous ! », cela disait ! Ils oubliaient de préciser qu'on parlait de la « Grande muette ». Alors, à chaque nouvelle question égarée dans le vide, le brigadier ne put désormais s'empêcher de saisir et brasser des monceaux de feuillets qui s'étaient petit à petit répandus et s'étaient maintenant sur tout le bureau. Manifestement, les bras du militaire lui échappaient, tournoyaient à tous les vents quand ils ne pianotaient pas frénétiquement sur le clavier. Les piles de dessins avaient envahi d'autres dossiers jusqu'alors scrupuleusement classés. « Il y a combien d'années, au juste ? » répéta-t-il.

Il y en avait partout. Cela jetait des anarchies d'arcs en ciel aux formats les plus divers dans cet univers si terne, bureau réglementairement maniaque, en gris et gris, organisé et disposé selon le manuel et les directives de la hiérarchie. Plusieurs papiers, parmi les plus légers, avaient inévitablement glissé jusqu'à terre. Certains s'y chiffonnaient. Il s'agissait presque uniquement de brouillons, des crayonnés, quelques encres. Mais, par ci, par là, des rouges, des bleus, des jaunes et des verts au pastel se détachaient. Quelques sur-

lignages, au fluo, sautaient aux yeux. L'accumulation de feuilles jonchait tellement le sol jusqu'aux moindres recoins qu'on n'aurait pas eu de peine à imaginer une plante rampante ayant pris racine ici ou là, colonisant en définitive tout l'étage pour le tapisser tel une belle prairie fleurie, doux au pas comme un sol de fin d'automne dans un sous-bois. C'est dans un angle de la petite pièce, avec plus de précautions, debout et adossés à la cloison, qu'on avait installé les pièces à conviction principales. Il s'agissait d'œuvres achevées, les planches les plus abouties. Quelques originaux dépassaient de cartons d'artiste. Emergeait surtout un front noble et lisse et une ample chevelure fournie, une belle jeune fille à l'aube de la vie, « la fille châtain clair », comme commençaient à la nommer les journaux.

« Vous m'écoutez ? Faudrait qu'on avance, maintenant ! Il est peut-être temps de s'expliquer, non ? » L'interrogatoire restant sans plus de réponse, le policier finissait par céder à une impatience qu'il ne pouvait plus contenir. Il s'était levé. Pour se débarrasser de ses doigts qui simulaient un étranglement, il posa ses mains puissantes qui écrasèrent le bureau à le faire disparaître dans le sol. Au rugby, dans une mêlée, la force qu'il y mit aurait repoussé à elle seule toute l'équipe adverse. Ses muscles saillirent. Tout son corps se crispa. Une goutte de sueur

perla de son front. Son buste et sa figure le surplombèrent. La nouvelle interpellation devenait franchement plus pressante. Plus de mise en scène calculée ! Cela respira son vrai énervement : « Vous m'écoutez ? Faudrait qu'on avance, maintenant ! Il est peut-être temps de s'expliquer, non ? »

Face à n'importe quel représentant des forces de l'ordre, en de telles circonstances, n'importe qui aurait depuis longtemps balbutié un stratagème, à tout le moins protesté d'une incompréhension. Il était connu que la plupart des personnes soupçonnées d'un délit ou d'un crime tentaient d'exposer et de défendre jusqu'au bout et sans arrêt ce qu'ils avaient soutenu depuis la première minute. Lui, le regard dans le vide, n'entendait presque plus que le crépitement mécanique des touches qu'on presse sur le clavier de l'ordinateur. Toute la machine lui cachait alors le branle-bas des doigts du militaire. Mais à croire que ce son répété avait fini par le bercer, le défilé ininterrompu des trois quatre questions, à peu près toujours identiques, qu'on lui servait en boucle, n'accéda plus à sa conscience. Il ne réagissait plus du tout. Il aurait pu croire que l'interrogatoire durait depuis toujours ! Certainement des heures qu'il était là. Dans cette petite pièce sans véritable moindre bout de ciel à rêver, sous ce néon qui crépitait et lui rappelait indéfiniment le gyrophare affolé qui l'avait

conduit ici, le jour, la nuit, il ne savait même plus. Les inspecteurs s'étaient succédés, tantôt seuls, parfois en batteries virevoltantes qui lui tournaient autour, le harcelant à l'étouffer dans ce bureau étriqué. Las de reprendre une nouvelle fois son histoire, il s'était progressivement contenté de faire face au dernier inquisiteur qu'on lui avait collé. C'était donc un brigadier. Lui, ne s'exprima d'abord plus qu'au ralenti, par syllabes indistinctes et vagues gestes ébauchés. Un ours décrépît, au sortir de saisons d'hibernation, aurait produit des grognements plus intelligibles ! En face, sous son képi et dans son uniforme, le front plissé, le gendarme ne cessait de glisser un œil par-dessus ses lunettes, semblant chercher à mieux le fixer, le scrutant à faire jaillir des flammes de ses pupilles, le fouillant du regard comme pour percer des secrets. Tous les autres enquêteurs étaient petit à petit ressortis. Celui-là était de loin le plus âgé de tous et, depuis qu'on l'avait menotté dans ce bureau, s'il s'était déjà glissé dans son dos, c'était la première fois qu'il était personnellement chargé de l'interroger. Il lui aurait bien d'abord trouvé un air compatissant, presque paternel, un abord sympathique derrière des manières un tantinet bourruées. Mais il comprit vite que ce vieux promettait finalement de devenir la plus coriace des sangsues. Dès que s'interrompait la petite mélodie cliquetante de la rédaction du rapport, son regard de fouine cerclé

de rides profondes, labouré, sillonné par le travail du temps qui pèse et dure, ne le lâchait plus. Jusqu' alors, il avait approuvé indistinctement, de temps en temps, une allégation ou l' autre. Cela suffisait. Somme toute, pour un peu, les policiers faisaient les questions et les réponses. Pour résumer, on lui demandait de raconter sa vie. Plus exactement, elle lui était juste retranscrite. Il approuvait ou infirmait selon ce qu' on affirmait. Sa vie. A peu près. Dans les grandes lignes. Après que la « fille châtain clair », comme on la nommait déjà dans les journaux, eût disparue, on lui était tombé dessus en deux temps, trois mouvements. C' est vrai que la bouille de la même lui avait servi de modèle pour son personnage dans sa dernière série de bandes dessinées. Il avait tenté un remake de l' ambiance noire du Hollywood des années d' après-guerre. Cela frappait comme l' adolescente évoquait un personnage façon Lauren Bacall. Humphrey Bogart, il avait dû renoncer à en dénicher un équivalent crédible dans son entourage. Le choix d' Alice — Elle s' appelait Alice — il y avait d' autres raisons bien sûr ! Mais il ne voyait pas pour quelle raison ces détectives auraient besoin de savoir, pourquoi il lui faudrait tout expliquer. Enfin, un travail ambitieux pour une pauvre réussite, ce projet de B.D. ! A part ce personnage féminin et quelques trouvailles qui avaient séduit ses amis, on l' avait jugé bien rapidement. En tout

cas, cela se savait, évidemment, qu'Alice était un peu plus que son élève ! Bref, on avait aussi saisi toutes ses planches. Rien d'indécent, ni même d'osé de son point de vue, et il ne s'inquiétait pas. Juste quelques questions sur ses « Mickeys », il s'était dit. Sûrement, une histoire de rumeur imbécile ou une petite vengeance de parent irascible. On vérifiait. C'était bien naturel, après tout ! Il aurait pu faire pareil à leur place ! Pourtant, il se rendait maintenant compte qu'il n'avait pas beaucoup insisté pour comprendre pourquoi on avait débarqué chez lui comme cela ! Quand il avait essayé, on ne lui avait rien laissé entendre de bien clair. C'est vrai, finalement ! Est-ce que cela se faisait ? Il avait beau passé pour l'ahuri du coin, être réputé vivre l'essentiel de ses journées dans d'autres mondes parallèles aux quotidiens de tout un chacun, il finit par réaliser qu'on n'aurait pas traité autrement un criminel en puissance. Serial dessinateur, ce n'était quand même pas serial killer, bon sang ! De fait, on ne lui avait rien expliqué de la disparition mystérieuse et inquiétante d'Alice. Il ignorait tout de l'affolement qui avait suivi. On l'avait ainsi arrêté sans rien lui préciser de quoi il retournait réellement. Il était ainsi à mille lieues d'imaginer les horreurs qu'on craignait dans ces cas là, toutes celles dont le vieux policier au regard impérieux et inquisiteur pouvait bien se souvenir,

plus que quiconque, c'est sûr, après toutes ses années de flicaille ! Parce que cela en faisait des portraits ou des pseudo-portraits, depuis cinq ans et plus ! Cinq ans et plus qu'il avait commencé à « croquer la fille châtain clair », comme ne cessait dorénavant de le marteler, avec une insistance qui lui sembla bien devenir un brin malsaine, le gradé en face de lui qu'il sentait, saisissait menacer littéralement sortir de ses gonds ! Sur ses paroles, l'enquêteur s'était en effet redressé pour de bon. Il s'était mis à arpenter le minuscule bureau d'un mur à l'autre, dans un pas rageur, de plus en plus rapide, sans plus jamais quitter sa proie des yeux. Le piétinement de l'amoncellement de papiers répandus scandait chacun de ses pas. Une marche forcée dans la forêt, une course effrénée un dimanche impatient d'ouverture de la chasse n'aurait pas produit d'autre son. Il se souvint avec horreur d'un film animalier où on analysait les déplacements en cercles concentriques d'un grand squalo juste avant une attaque. Le vieux devenait un prédateur, un fauve prêt à bondir ! Alors, tandis qu'il se recroquevilla d'instinct sur sa chaise, il vit la colère de l'enquêteur saisir les seuls dessins restés à peu près en ordre. Des brassées de feuilles volèrent ! Elles traversèrent toute la pièce ! Alice devenait une nuée de papillons blancs emplissant tout l'espace, des confettis, une belle neige douce à faire exploser

de joie le moindre gamin. Cela masqua jusqu'au vieux gendarme qui, dans son uniforme défraîchi, éructa plusieurs fois, sans interruption. Le brigadier s'était mis à hurler sans cesse les deux mêmes phrases : « Plus de six cent a dit un inspecteur ! Plus de six cent croquis ! ». Six cent ébauches. Sans doute pas que d'Alice. Mais, désormais, la « fille châtain clair » semblait effectivement partout.

L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DE L'HÊTRE.

Ce qui est bien avec les livres, c'est qu'on est plusieurs. C'est pratique pendant les vacances quand tu n'as rien à faire et toute la journée pour le faire. Nathan avait bien sûr aidé aux moissons. C'est qu'on devait être nombreux pour guider dans les rues étroites du bourg les gigantesques machines du grand père. On s'y retrouvait tous. On se rendait aux champs dans le soleil couchant. C'était beau ! C'est que maintenant, grâce aux technologies d'aujourd'hui, on pouvait faucher à la lumière des phares surpuissants. On profitait de la fraîcheur du crépuscule. C'était mieux pour la paille. Aussi, du haut des rugissants colosses de métal aux couleurs franches, on se croyait des sortes de chevaliers en chevauchée vers des terres étranges et des quêtes fascinantes, des chevaliers qui seraient montés sur des dragons apprivoisés. Déjà, on surplombait tous ces murs gris dont chacun s'était ici entouré depuis des générations. Nathan les connaissait par cœur les murs gris. Il arpentait le village de long en large toute sa

journée d'ennui. Mais depuis les sièges de la moissonneuse, il lui semblait que ces pauvres murailles rapetissaient au point qu'on les oubliait presque. Il découvrait les pelouses et les vérandas, des barbecues et quelques piscines à patauger que les gens des villes commençaient à se faire construire dans les villages, tout un monde en miniature. Il apercevait quelques rires, même parfois des fêtes, de ci de là. On avait invité des collègues de bureau à prendre l'air de la campagne en partageant un rosé — chips — chipolatas. Nathan savait que, dans les pavillons, on pestait contre le vacarme produit par les gros diesels nécessaires pour déplacer ces titans de la moisson dont s'étaient équipés les gros fermiers. De fait, dans ce pays de terres riches aux sols encore lourds des confins de la Beauce, il ne restait plus que des gros fermiers. Mais Nathan, tout le boucan, il s'en moquait. Il faisait mine de se concentrer sur les manœuvres et savourait le bonheur de trôner au côté de son grand-père, dominant ces étrangers contents de se barricader dans leurs jardins. Ici, ils disaient qu'ils aimaient la tranquillité qu'on ne trouvait plus en banlieue. Mais leur tranquillité, c'était fermer leurs portes. Nathan pensait qu'ils s'étaient fermés eux-mêmes bien avant que de se cadénasser à triple tour. Dans leurs cités comme au village, au fond, ils n'avaient jamais su le nom de leurs voisins. Et ils ne l'apprendraient jamais. Alors, Nathan se

suffisait de régner, juché à cinq mètres au dessus du sol, pour travailler la terre avec les autres, sa terre, une terre qui lui rendrait ce qu'il donnerait. Et il régnait ainsi jusqu'au moment où sa mère, qui suivait le défilé des machines avec la quatre-aires, ne le rappelle. Car il fallait se lever tôt le lendemain pour reprendre le trajet en sens inverse dès avant l'aurore. En général, il quittait la noria des tracteurs au pied des mers de blés, juste quand le ballet commençait à illuminer la nuit jusqu'aux horizons du plateau. Dans des gerbes de poussière de la terre desséchée par les fournaises de l'été, chaque engin ressemblait de loin à un sapin de Noël multicolore ou à une soucoupe volante égarée depuis Mars, les hommes à peu près invisibles derrière leurs pare-brises, mais heureux d'être là, les sonos à fond. Les allées et venues allaient durer tant que ne pointerait pas l'aube, le soleil renaissant en cette saison dans le creux du vallon entre les deux buttes des voleurs, vers l'est naturellement. Oh ! C'était toujours un déchirement pour Nathan de devoir suivre sa mère pour aller se coucher dans ces moments de fièvre ! D'autant que si aucune occasion de sortie ne se présentait ou s'il faisait trop chaud pour errer d'une ferme à l'autre, sa journée, il la tournait en rond, quasiment à coup sûr toute entière, entre les quatre murs de sa chambre ou du salon.

Cela dura jusqu'au message d'Alice. Bon sang, elle était bien compliquée, Alice, avec ses codes à déchiffrer ! Et il y en avait des mots à deviner ! Mais, d'emblée, il fut de fait totalement évident aux yeux de Nathan que ce message, pour Alice, signifiait du très important. Aussi, dès décacheter l'enveloppe et la première lecture de la lettre d'Alice, il ne put s'empêcher de paniquer. Quand on découvrait son texte, si on pouvait parler de texte, on s'avouait immédiatement qu'on ne saisirait peut-être jamais rien. Elle lui avait certes expliqué à l'avance que toutes les solutions se trouveraient dans Lewis Carroll. Ensemble, ils avaient lu « Alice au pays des merveilles », en cours, l'année où ils étaient dans la même classe. Et Alice savait que Nathan adorait cette histoire, l'avait dévorée, la relisait sans arrêt. Pour le reste, elle lui avait juste annoncé, avant les vacances, comme cela, sans plus insister que, pour percer le mystère, il n'aurait qu'à se fier à son instinct ! Tu parles ! Que ne pouvait-elle lui faire connaître son entreprise avec des indications claires et précises ? Néanmoins, Nathan ne se faisait jamais longtemps prier, surtout pour répondre à une demande d'Alice. Au départ, il avait cru à un simple jeu. L'avait de surcroît instantanément décidé d'accepter aider Alice, la confiance qu'elle lui livrait, qu'il était le seul à qui elle n'oserait jamais demander un tel service. Plus il y

avait repensé ensuite, plus il avait fini par craindre que le projet d'Alice ne soit plus sérieux que le simple gag qu'il avait d'abord imaginé. Le peu, qu'elle lui avait laissé sous-entendre, en messes basses et cachoteries de coins de couloir, supposait pourtant du danger, signifiait une grande mission. Elle insistait, qu'en tout cas, elle avait vraiment besoin de lui. Cela aurait dû tout de suite un peu l'inquiéter. Elle était une des rares qui ne se moquait jamais de lui. Ruminer qu'Alice aille mal l'aurait forcément peiné. Mais — il le regrettait pire qu'à la folie — en fait, il ne l'avait sur le moment pas prise au sérieux ! Ce serait un délire d'ados, le truc qu'on s'imagine, voire qu'on partage, mais toujours sans trop y croire soi-même. Un plan qu'on se monte pour le fun ! Qui, plus qu'Alice, aimait chahuter, rouler son monde, échafauder de grandes farces ? Cela partirait, à tout prendre, en immense rigolade. Certainement, il était flatté d'en être ! Alice le faisait participer à un grand secret ! Et là, c'était là, bien là ! Enfin, il raconterait plus tard qu'un matin a priori guère différent des autres matins le facteur avait déposé le mot d'Alice dans la boîte à lettres, qu'il l'avait trouvé avec sa mère en rentrant des champs, qu'elle avait cru à une lettre d'une amoureuse, qu'elle l'avait taquiné jusqu'à ce qu'il s'enfermât dans sa chambre, que ses doigts tremblaient et qu'il avait eu un mal de chien à décacheter l'enveloppe, que le tout lui

était tombé des mains quand il avait compris qu'il ne comprenait rien mais que c'était grave, qu'après avoir eu besoin d'arpenter comme un fou ses quinze mètres carrés, pour se libérer de sa peur il s'était enfoncé la tête dans son oreiller pour hurler tout son soûl sans qu'on ne l'entende. Cependant, très vite, peut-être juste pressé par le désir de respecter son engagement, toujours plus stressé par la crainte d'échouer, il s'était acharné à parcourir ses « contes pour enfant » comme les désignait son père. Vrai qu'autour de lui, à la ferme, tout le monde prenait de haut ces livres soit disant pour enfant. Lui s'aperçut a contrario ces quelques jours de lecture intense que, plus que jamais, il y prenait résolument goût, qu'il aimait pour de bon ces univers de l'enchantement et des vérités profondes. Nathan finit ainsi par dévorer sans fin, page après page, livre après livre, les récits, les fables et les sagas, y compris bien après que soit dévoilée, que se soit révélée l'énigme que lui avait confié Alice. Ses nuits également changèrent du tout au tout car il se prépara, dans le plus grand secret, à justifier la confiance qu'on lui avait offerte. Il rassembla ce que souhaitait Alice. Il réussirait ce qu'elle attendait. Tout tenait au départ sur un simple bout de papier. On avait écrit : « Quand Alice sombra au fond du puits, une volée d'oiseaux de paradis lui traversa l'esprit. »

Dans les silences de la nuit, à travers la cité endormie, Alice s'était faufilée mieux qu'un chat. Elle avait d'abord patienté jusque tard dans le grand parc qu'il fasse assez noir pour être certaine de ne plus croiser âme qui vive. Qui plus est, l'avait excitée à l'avance l'idée de se guider au simple reflet des étoiles. Elle s'était fixée comme signal de départ le moment où les lampadaires bordant les grandes avenues qui entouraient le parc s'éteindraient. En attendant, un gigantesque hêtre tortillard lui avait servi d'abri depuis le début de l'après-midi. Son tronc tortueux, ses branches et ses rameaux tordus et tombants en avaient rendu l'escalade aisée jusqu'au sommet, tout en formant une cachette où elle n'imaginait pas qu'on viendrait la chercher. De là haut, elle surplombait la plupart des maisons et la succession des toits que rehaussaient les élancements des cheminées. L'ensemble, d'où émergeaient les tours de la cathédrale et du beffroi, s'étalait telle une chaîne de montagnes avec pentes, crêtes rocailleuses et pics acérés. Au loin, la tâche sombre de la forêt, qu'elle comptait gagner avant le lever du jour, s'étendait, pleine de remous comme un immense océan tourmenté, déchaîné par des tempêtes fantastiques. D'où elle s'était perchée, à vrai dire, on n'entendait plus qu'à peine les bruits de la ville, pas plus qu'un brouhaha indistinct ponctué seulement de temps à autre par les sirènes

lointaines de secours qu'on appelait, on ne savait où, peut-être sans urgence. Parfois, elle devinait aussi le vrombissement de machines puissantes en accélérations tonitruantes. A son idée, il s'agissait de motards qui prenaient, comme elle, tous les risques pour échapper aux embouteillages. Tout juste, donc, si lui parvenaient vaguement les conversations des tribus en ballade à plusieurs mètres sous ses pieds, quelques protestations de marmots qui trouvaient qu'on s'attardait trop sous l'immense parasol que formait l'arbre géant. L'avait quand même un peu effrayée un sauvageon qui aurait bien aimé grimper à la manière d'Alice, au faite du hêtre. Il aurait forcément découvert la jeune fille châtain clair. Mais la mère, pas trop rassurée par l'ampleur de l'escalade improvisée de son gosse, avait vivement interrompu l'aventure et Alice en avait soufflé de soulagement. Sa cachette restait inviolée. Son escapade se poursuivait. Bien sûr, tout cela lui remémorait inmanquablement les jeux de l'enfance. Sa grande vacance, la vacance qu'elle s'offrait, n'était peut-être jamais qu'un retour dans cette enfance, une grande envie d'insouciance autant que de liberté. Qu'ils étaient bons ces jeux de l'inconscience quand chaque drame se transformait en espérances de tendresses ! Bien sûr, elle savait que, le soir tombé, on allait s'inquiéter de son absence, sans doute tenter de

comprendre où elle avait bien pu passer, assez vite s'affoler. L'ivresse des souvenirs du temps où les craintes et les peurs étaient « pour de faux » l'apaisa. Elle se rappela que, pour faire rire les amis à l'occasion des réunions de famille, on racontait sans cesse une formule qu'elle utilisait petite fille : « A toi compte, à moi cache ! ». Jouer, elle en redemandait depuis l'origine. Et, déjà, on s'en moquait gentiment. Aujourd'hui, plus que jamais, depuis son trône improvisé, elle régnait sur la partie. Il lui semblait qu'elle s'offrait, ce jour, de pouvoir jouer son jeu, de pouvoir choisir sa vie. Au milieu du feuillage qui la masquait au monde, dans cet éden bucolique, aux portes d'un inconnu grisant, elle se sentit être, être elle-même, enfin. Ainsi, sûre de son refuge, parfaitement lovée au creux d'une vaste ramure, l'après-midi bien avancée, Alice s'assoupit. Pour la première fois depuis longtemps, le sommeil l'emporta sans qu'elle y prît garde.

Alice s'éveilla comme si elle venait de naître au monde, paisible, étirant longuement tout son corps, se dépliant comme un nouveau-né au réveil qui a dans son sommeil retrouvé des postures de fœtus, ourlée aux chaleurs de sa mère, doucement bercée avec son hêtre par une brise de soirs d'été, un souffle léger balançant également, en cadence, tous les autres arbres autour d'elle. Les foules jacassant du dimanche

disparues, les derniers bruits de la ville évanouis jusqu'au matin, hormis quelques belles chevauchées de rapaces de la nuit qu'Alice aurait bien pris pour des anges tant ils étaient d'un blanc immaculé – une sorte de chouette d'une blancheur irréaliste plongeait de branche en branche, planant plus qu'elle ne volait - le frôlement des multitudes de feuilles dansant dans le coup de vent, seul, accompagnait le silence général. Tandis qu'Alice dormait, les arbres eux-mêmes s'étaient mis à chuchoter. La nature reprenant tous ses droits à cette heure, on ne se serait pas cru dans un jardin municipal au cœur de la cité. Le parc, vu de loin, noirci au cœur des ténèbres, encerclé par la métropole tentaculaire, on aurait pu d'ailleurs se figurer un gigantesque puits, profond comme un précipice propice à une multitude de chutes, sombre et inquiétant, vaste cratère prêt à avaler qui trop s'y pencherait. Pourtant, dans cette forêt en réduction, Alice, majestueusement installée au sommet du hêtre, dominant chacune des activités qui se déroulaient autour d'elle, s'était sentie remarquablement détendue depuis son arrivée. Elle y avait rêvé comme jamais. Un instant, elle s'imaginait même volontiers y demeurer des jours et des nuits et encore des jours et des nuits, reposant le jour, vagabondant de branche en branche, selon son seul bon plaisir, la nuit, l'obscurité installée. Elle y entamerait ce qu'elle appellerait sa nouvelle

existence. Pour un temps, elle serait ermite ou Robinson, se convainquant s'être échouée sur une île déserte de roman. Elle serait un Crusoé au milieu de la ville, laissant libre cours à ses rêveries, reprenant les forces qu'elle ne trouvait plus chez elle. Mais la triste réalité refit surface de la façon la plus crue. C'est la faim qui, très banalement, la ramena à cette réalité. D'un coup, sans prévenir, une fringale à dévorer, à bouloter tout ce qui lui passerait devant le nez, l'envahît, tant et si bien, que disparurent en un clin d'œil ses envies de solitudes urbaines. Elle avait bien quelques en-cas, deux-trois barres chocolatées, des fruits secs et plusieurs morceaux de pain fourrés au fond de son sac. Mais son salut lui imposait, tôt ou tard, de prendre la route. Elle ne pouvait raisonnablement défigurer son nouveau monde, le truffant de collets et de pièges de toutes sortes, semant la mort au sein de la rare faune qui devait ici survivre par miracle entre les pollutions et les piétinements, enfermée, cloîtrée par la cité. Ce parc ressemblait à une arche posée au milieu des hommes, peut-être pour leur rappeler ce qu'il détruisait par ailleurs sans arrêt. Noé ne ruinerait pas son éden, quitte à ne pas survivre à sa générosité. Aussi, Alice confirma son plan de quitter au plus vite l'agglomération. C'est quasi en courant que la jeune fille châtain clair s'échappa de son paradis, mobilisant toute sa volonté pour ne pas se retourner, car elle

abandonnait derrière elle le fantôme de sa première liberté.

Depuis combien de temps était-elle figée là, debout, immobile au milieu du trottoir, les pieds plombés fixés au sol ? Alice la première n'aurait su le dire. Cela l'avait saisi. Mais l'aurait-on interrogé et aurait-elle-même eu une idée de réponse, aucune parole, aucun mot, sans doute aucun son ne se serait extrait d'entre ses lèvres. Tout son corps semblait s'être éteint d'un coup, électrocuté, ses membres raidis, raides, bloqués, le regard fixé droit devant. Quelqu'un ou quelque chose avait débranché Alice, coupé le circuit et démonté l'interrupteur. A un moment, une voiture s'était approchée au ralenti. La lumière des phares avait projeté l'ombre d'Alice sur le sol. A mesure que le véhicule s'était avancé, la silhouette de la jeune fille s'était étirée à l'infini jusque à disparaître, comme si l'adolescente s'était elle-même sauvée en courant. En réalité, Alice n'avait rien manifesté. Aucun début de mouvement de sa part ne s'était laissé deviner. On avait abaissé la vitre, côté passager. Depuis la voiture, quelqu'un, un homme, lui avait parlé d'argent. Mais, presque aussitôt, le conducteur avait redémarré comme un fou. Le moteur, vrombissant à quelques mètres, n'avait pas plus fait ciller Alice que si le chauffeur était venu lui hurler des insanités aux oreilles. C'est en débouchant des rues annexes du

centre, qui arrivaient des arrières du parc et traversaient des voies encore commerçantes, quand Alice avait juste abordé les grandes avenues qui devaient la diriger hors de la ville, que cela l'avait prise. C'est au moment de s'engouffrer sur les immenses trottoirs qui longeaient les grandes artères que tout s'était arrêté. Pourtant, en sortant des rues ténébreuses, étroites et sinueuses qui sentaient leur Moyen-âge, découvrir les boulevards et les faubourgs, c'était comme si on échappait à un repère de coupe-gorges. Depuis qu'elle avait quitté son nid si douillet dans le hêtre, surtout après s'être faufilee hors du parc et du bercement du feuillage, glissant entre deux barreaux faciles à écarter, à un endroit de la grille qu'elle savait pour partie défoncée, Alice s'était sentie oppressée par les étendues désertes et glaçantes des rues dans la nuit. Jamais de sa vie la masse des hauteurs grisâtres ne lui était apparue si lugubre et impersonnelle. Cela avait commencé par un matou farfouillant dans une poubelle. Le chat l'avait fait sursauter. Pourtant, qu'est ce qu'elle aimait les chats ! A chaque moindre nouveau bruit, elle sentit sans cesse croître son anxiété. Elle en alla à se représenter qu'elle était suivie, terrorisée. La rencontre des derniers badauds qui se promenaient encore l'angoissa au plus haut point. Elle prêta les pires intentions à n'importe qui la dévisageait. Elle aurait ainsi